

De l'innocuité sociale aux degrés d'humanité

Les types du petit vieux et du bébé

Carole Gayet-Viaud

Dans les espaces urbains, les conduites verbales et non verbales sont constamment orientées vers et par un travail de catégorisation d'autrui (ou *a minima* de son agir), permettant un ajustement mutuel des comportements, au service non seulement d'une fonctionnalité (un enchaînement fluide des actions), mais aussi d'une évaluation éthique (une qualité des actions qui les fasse considérer comme bonnes, et pas seulement efficaces ou adaptées)¹. Étant donné la temporalité ténue et la nature intersticielle des espaces qui définissent son cadre, la rencontre urbaine joue son sort et règle ses modalités sur la base d'observations rapides, de décrets pressés par l'urgence pratique. Les rencontres y sont fugaces, et relèvent davantage du « rapport » que de la « relation », pour reprendre la distinction wébérienne : elles sont marquées à plus d'un égard par la quasi-certitude que le premier abord sera aussi le dernier. C'est donc dans une identification et une évaluation sommaires des autres que se joue la propension variable à se montrer plus ou moins avenant avec eux. Doit-on² écouter, passer son chemin, répondre, parler, se taire, se mêler, ignorer ce qui se passe, fixer, proposer son aide, intercéder, détourner le regard, accélérer le pas, stopper sa route, la dévier... Autant de minuscules alternatives qui se jouent dans les identifications de situations et les qualifications d'autrui qui, pour être à l'étroit dans l'espace serré qui les replie, n'en sont pas moins prégnantes et consistantes à la fois.

1. La distinction ne vaut toutefois pas opposition, et n'entend que souligner l'importance de ce second niveau d'exigences, souvent négligé. Car dans la félicité de la « fonctionnalité » même se joue déjà une évaluation : les formes d'organisation les plus matérielles sont toujours affiliées à des conceptions politiques de l'espace public. Ainsi de l'exigence de mobilité, qui renvoie à l'appréciation politique d'un droit à l'accessibilité et à la circulation (Joseph L., 1984), faisant de toute entrave au déplacement un événement susceptible d'être appréhendé sous l'aspect d'un mauvais usage (Breviglieri M., Trom D., 2003 ; Stavo-Debaugé J., 2003), c'est-à-dire à la fois d'un dysfonctionnement et d'une faute.

2. Le « doit-on ? » renvoie à l'évaluation de la bonne conduite à tenir, par la mise en rapport d'un devoir et d'un possible, d'un « faut-il ? » et d'un « puis-je ? ».

Comprendre les variations des formes de l'engagement urbain et de la sociabilité citadine ordinaire requiert d'étudier le travail de « typification » réciproque auquel se livrent continûment les individus.

L'élaboration des catégories

La question des catégories, en philosophie comme en sociologie, est une question éminemment complexe³. On parlera ici de « typification » afin de marquer le souci d'inspiration phénoménologique d'appréhender les catégories dans leur dynamique et leur mode d'apparition au monde. Dans la perspective schutzienne à laquelle le terme est emprunté, l'appréhension des objets d'expérience ne se laisse pas dissocier de l'inscription de ceux-ci dans des contextes de sens, et de leur positionnement dans des « structures de pertinence » : c'est par « réveil » ou « rappel » (Cefaï D., 1994) d'expériences sédimentées que le passage de types déjà constitués à de nouvelles typifications se fait. En puisant dans des réserves d'expérience constituées au fil de la vie, la typification permet de réduire la singularité et la contingence des « configurations phénoménales » nouvelles rencontrées. Les schèmes, en charge de l'articulation de ces réserves aux situations rencontrées, procèdent à la fois par réactivation d'une typicalité, et par promotion d'une typification nouvelle. Ils ne sont jamais finis, mais « restent ouverts sur le mouvement de leur genèse dans le parcours biographique de l'acteur, bruissant d'expériences passées, où ils ont été inventés ou appris pour résoudre des problèmes pratiques, fécondant des expériences futures, où

3. Pour un panorama critique sur la question, depuis sa filiation philosophique jusqu'à ses implications dans les usages sociologiques, voir Fradin B., Quéré L., Widmer J., 1994.

Les Annales de la recherche urbaine n°100, 0180-930-X, 2006, pp.59-67
© MTETM, PUCA



John Pratt / Huston Archives / getty / images

Bébés et vieilles dames au village

ils seront réactivés pour proposer de nouvelles solutions »⁴.

Ainsi comprises, les catégories ne préexistent jamais entièrement à leur usage et à leur mise en œuvre dans l'agir quotidien : elles sont élaborées par et pour cet usage, *via* le travail de typification qui reconnaît en même temps qu'il dessine des pertinences situées, porteuses d'évaluations, qu'il est important d'élucider dans ce qu'elles disent de la matière sociale qu'elles saisissent et ordonnent à la fois, et ici de la perception sociale de l'âge et des âges. L'approche repose sur le postulat que « nous sommes tous des sociologues à l'état pratique »⁵ (Schütz A., 1932) : le sociologue peut se donner pour tâche de rendre compte du travail d'interprétation du monde entrepris par les acteurs ordinaires. C'est dans l'exigence ainsi balisée d'élucidation du sens des pratiques que s'inscrit le présent travail, la réflexion amorcée s'appuyant sur une enquête ethnographique menée dans l'espace urbain parisien entre 2000 et 2005, portant sur les pratiques ordinaires de politesse entre inconnus⁶.

L'âge dans la sociabilité urbaine ordinaire

Dans l'analyse des interactions urbaines, l'âge se donne comme un trait de typification particulièrement saillant. En effet, parmi les types⁷ que l'observation ethnographique dessine avec le plus de netteté, on trouve les individus que Goffman a identifiés comme les porteurs de « stigmates », mais juste « derrière » eux, et même à l'opposé pourrait-on dire, il y a les personnes fortement polarisées sur l'échelle des âges, les plus jeunes et les plus âgés, que l'on appréhende ici sous les figures du « petit vieux » et du « bébé ». Tous deux font saillance dans la sociabilité ordinaire des espaces urbains comme des figures à part, ordonnant des attentes spécifiques et des conduites typiques : comparativement au *quidam*, ils semblent appeler

4. Cefaï D., 1994, p. 111.

5. Selon Schütz, le problème de la sociologie et des catégories qu'elle utilise est déjà posé dans la sphère pré-scientifique, dans le « monde social vécu », qui a un sens pour les acteurs, qui le présélectionnent et le pré-interprètent à mesure qu'ils l'expérimentent. Les concepts élaborés par le sociologue doivent donc s'appuyer sur eux, et former des concepts de second degré, reproduisant le schéma mis en œuvre par les réflexions qu'opèrent les acteurs sur leur propre quotidien. Il ne s'agit pas de niveler sens commun et discours scientifique, mais de montrer l'analogie et l'articulation qui existent entre, d'une part, le mouvement de réflexivité qu'ont naturellement les individus sur leurs propres actions, et d'autre part, le travail du sociologue qui regarde le monde comme un objet, sans pour autant cesser de porter ce regard depuis un lieu déterminé (son être-en-situation-scientifique).

6. Les notes de terrain recueillies au fil de ces années d'enquête représentent un montant considérable de scènes d'interactions, souvent furtives et non verbales, mais déclinant également pour certaines (et dans certains types d'interactions en particulier), des moments (ou bribes) de dialogues, les échanges allant des formes minimales de civilité, de requête et d'entraide, jusqu'aux disputes, en passant par des formes de conversation presque « enchantées », qui retiennent particulièrement notre attention ici.

une sociabilité relativement peu contrainte et presque « désinhibée ». Leur typicité est précisément diamétralement opposée, qualitativement, à celle que définit la notion de stigmate.

L'intérêt de ces deux figures est double : d'une part, elles permettent de spécifier la perception sociale de l'âge, en rendant visibles des qualités prêtées aux personnes en relation avec leur âge, comme autant de vecteurs d'orientation des conduites adoptées à leur égard, faisant ainsi émerger par contraste les qualités moyennes et « par défaut » de l'âge médian. D'autre part, leur typicité forte permet de reprendre et de compléter l'analyse des interactions sociales⁸, et des interactions urbaines en particulier, organisée autour de la notion de risque, en dépassant la considération des critères de l'innocuité sociale pour envisager l'identification de critères d'humanité. Car cette typicité porte et fonde des caractéristiques positives d'attractivité sociale qui imposent de penser non plus seulement le risque mais aussi, *l'amabilité*, au sens fort, des personnes, même inconnues.

Un premier niveau d'interprétation de la sympathie que suscitent et les vieillards et les bébés peut consister dans la définition des âges extrêmes sous l'aspect de leur fragilité : les bébés pas plus que les vieillards ne sauraient « faire de mal à une mouche ». Leurs traits typiques se donnent d'abord comme des signes d'absence de risques⁹ dans leur commerce avec autrui. Leur sociabilité peut alors être rapportée à la moindre menace qu'ils représentent parmi ces autres à qui l'on a affaire : on s'investit de façon inversement proportionnelle au

7. Les différenciations qui émergent, telles que l'âge, sont le fruit de focalisations produites par l'action elle-même. Les critères se dessinent au fil des interactions, et produisent leur pertinence effective au sein de chacune des situations où ils interviennent, sans être des indicateurs que l'on aurait supposés déterminants. Ainsi, les types de sous-populations qui émergent au fil des interactions sont des types définis par les pratiques, qui croisent et recoupent pour partie des « variables » sociologiques classiques, mais ce sont également des formes moins attendues et plus spécifiques de catégorisation liées à l'action, comme la catégorie des « gens qui téléphonent » ou celle des « gens avec des valises à roulettes », qui peuvent s'avérer prépondérantes et transversales par rapport aux typologies arrimées aux identités sociales. Le lecteur est invité à considérer comme un parti pris inhérent à la démarche ethnographique choisie ici l'appréhension de la population dans ce qu'elle a d'abord de commun, puis la saisie des différenciations sociales au seul fil des conduites, *via* les critères de typification définis par les usages (tels que l'âge, le genre, l'ethnie, mais aussi la vitesse de déplacement, le degré d'encombrement, etc.).

8. Les descriptions qui suivent prennent place dans des contextes propres à la société française contemporaine et à l'espace urbain parisien, soit dans une société pacifiée, où les sécurités fondamentales sont garanties et fournissent à la confiance ordinaire du citoyen un socle ferme et assuré. Il importe de garder à l'esprit l'inscription des situations relatées dans le contexte ainsi balisé.

9. La notion de « risque » est ici à prendre au sens large, tel qu'établi par Goffman dans ses analyses de l'équilibre interactionnel et des différents types d'« alertes » intervenant lorsque l'ordre des situations se trouve menacé (voir en particulier le chapitre qu'il consacre aux « apparences normales » dans le second volume de *La Mise en scène de la vie quotidienne* (Goffman E., 1973, chapitre 6).



Marta Nascimento/REA

Residence Bord de Marne. Crèche et maison de retraite

risque pressenti. La facilité d'accès aux bébés et aux « petits vieux » est alors permise par l'amointrissement relatif d'un « frein au contact » que les individus moyens eux, génèrent pleinement. Mais cette interprétation laisse dans l'ombre les raisons proprement positives du contact et de l'échange mêmes : elle ne suffit pas à expliquer ce qui motive en premier lieu l'élan vers l'autre, de manière active. Si la vulnérabilité rassure et permet de *ne pas fuir*, il reste à penser pourquoi elle peut *attirer* les autres à elle (et à quelles conditions).

Sens et valeur de la vulnérabilité des personnes dans les rapports sociaux

Si l'on peut bien imaginer pourquoi l'on se méfierait peu d'un vieillard et moins encore d'un bébé (à moins de devoir voyager plusieurs heures à ses côtés), cela n'explique qu'imparfaitement pourquoi on se sent autorisé, voire irrésistiblement happé, à la vue d'un petit être, par ce qu'il dégage, pourquoi on éprouve l'envie de se tourner vers lui, de s'offrir à sa vue et de le regarder, de tâcher de s'en faire reconnaître et de lui montrer qu'on le reconnaît. L'ambiguïté de la notion de vulnérabilité pointe ici : plus que l'innocuité, la vulnérabilité dit aussi, et plus profondément peut-être, l'innocence, dans son caractère premier, et dans son indéniable sincérité.

Pour ouvrir un questionnement dans cette direction, commençons par souligner que la vulnérabilité de la

personne, de sa face et par extension de l'expérience sociale tout entière, est un thème présent, et même central, dans les analyses goffmaniennes. On y découvre, dans une déclinaison descriptive savoureuse, comment le drame social se joue par la mise à l'épreuve constante « de l'ordre des places et du principe de coopération qui le sous-tend » (Joseph I., 1969), au point que les activités sociales soient essentiellement abordées *via* le souci constant d'atténuer cette vulnérabilité. En témoignent les propos d'Isaac Joseph quant à l'analyse goffmanienne de cette vulnérabilité, essentielle à la compréhension de l'agir social.

« Nos vulnérabilités rituelles (ce qu'on nous arrache comme une contrainte) sont également nos ressources virtuelles (ce que nous pouvons offrir). Une situation est donc vulnérable non seulement du fait de son cadre mais parce qu'elle met en scène des visages. Nos visages sont vulnérables et susceptibles de nous trahir plus ou moins, de nous positionner sur une échelle des trahisons. C'est par eux qu'une situation est toujours plus ou moins une situation-clé (pour reprendre la formule de J. Gumperz) qui traite des personnes et de leurs chances et c'est devant leurs visages que les protagonistes montent la garde comme devant le lieu de la « reconnaissance immédiate » (G. Simmel) ».

La vulnérabilité traite des visages, plutôt que des faces. Pourtant chez Goffman, cette vulnérabilité est rapidement rabattue sur son succédané, la « face » précisément, qui la prend en charge dans l'ordre des interactions, et opère déjà, elle, comme une simple fonction : elle maintient la façade, la sienne propre et celle d'autrui, au nom de cette vulnérabilité.

bilité, mais cette dernière n'est plus pensée alors en elle-même et hors des menaces qui peuvent peser sur elles. Si cette dimension n'est pas totalement absente de l'œuvre goffmanienne, elle y est relativement négligée, au profit de tout ce qui peut déséquilibrer et menacer les rencontres et les situations¹⁰. La question de la sacralité de la face laisse entrevoir une appréhension éthique de la socialité, mais qui reste pour autant inaboutie dans ses implications. Aussi le « déséquilibre heureux » n'est-il, en fait, que très peu pensé : le *summum* du bonheur interactionnel semble résider dans un « ne pas déranger » qui rechigne à penser un « déranger bienvenu »¹¹.

Or, la vulnérabilité des situations comme des « faces » ne renvoie pas à une pure négativité. Il semble possible de se saisir de cette portion congrue de la vulnérabilité, de la positivité des échanges sociables qu'elle porte et à laquelle elle renvoie dès lors que l'on prête attention à ce qui déborde les stratégies goffmaniennes de prévention des risques. Le questionnement de la vulnérabilité dans ses dimensions positives, telles que les figures du « petit vieux » et du « bébé » nous invitent à les penser, requiert d'ouvrir une voie d'analyse complémentaire pour penser la typification d'autrui, autrement que sous son seul aspect stratégique, défensif ou instrumental. Si ces figures se donnent d'abord dans leur parenté, du fait de leur commune excentricité, un second niveau d'analyse doit permettre de les distinguer dans leurs spécificités propres.

Le parler pour ne rien dire du petit-vieux

La modernité des sociétés occidentales a été marquée par l'émergence d'un espace public défini par sa séparation d'avec la sphère privée (Cottureau A., 1992). Cette dichotomie a nourri des déplacements de lieux de pertinence et de légitimité, en conduisant à politiser des questions auparavant privées, mais aussi à l'inverse, en reléguant dans la sphère intime un certain nombre de pratiques, de biens et de qualités. Ce second mouvement a été étudié par R. Sennett qui a remarquablement illustré plusieurs des modalités du « repli » des formes de la sociabilité sur la sphère privée (Sennett R., 1979). À rebours des modèles sociables hérités des salons d'Ancien Régime et dont le modèle est la figure de « l'honnête homme », homme public par excellence, il semble aujourd'hui que la conversation, paradigme de la sociabilité, se soit retirée de la sphère publique, pour se

cantonner dans les cercles familiaux, et se voir réservée aux relations proches et durables, au sein desquelles la confiance et la sincérité sont possibles et recherchées. Sennett dénonce d'ailleurs avec vigueur la quête obsessionnelle de l'authenticité qui est l'envers de ce repli sur l'intime. Son analyse ouvre, par contraste, la voie d'une réflexion qui redonne au « mondain », aujourd'hui souvent dévalué, une consistance perdue, dépassant la superficialité et l'hypocrisie censées résumer les relations publiques, en rappelant sa qualité d'épreuve publique de sociabilité, et la valeur de l'horizon ainsi visé, celui d'un genre d'aisance possible entre des personnes hors de toute intimité, horizon proprement social si l'en est.

Que penser alors de cette possibilité qu'a le petit vieux de s'adresser à quiconque, et de lui « parler pour ne rien dire » ? Deux interdits semblent allègrement franchis par une telle prérogative : l'absence de motifs valables d'une part, et le libre-cours laissé à la spontanéité d'autre part (comme irruption non retenue d'un élan vers l'autre). Encore que, dans le cas du petit vieux, le « parler pour ne rien dire » reste assez encadré. On arrête rarement quelqu'un dans la rue pour lui parler du temps, même lorsqu'on est un petit vieux. En revanche, on peut plus facilement profiter d'une communauté de situation (à l'arrêt de bus, sur une promenade, dans un bus, dans une file d'attente) pour engager la conversation. Il s'agit alors d'engendrer autant que de postuler un embryon de communauté, en commentant avec son voisin, la vie et le temps, la conduite du chauffeur, la façon qu'ont les gens de parler fort, ou celle dont ils bousculent et se bousculent.

Si l'on s'en tient à la réponse goffmanienne, on doit considérer ce « parler pour ne rien dire » sous l'aspect de sa fonction phatique et instrumentale, comme un bavardage qui, à l'arrêt de bus, comme dans un ascenseur ou devant une machine à café, s'impose à deux inconnus qui se côtoient de près : le silence, susceptible de « peser » ou de suggérer une distance embarrassante, représente un horizon redoutable que chacun s'efforce de conjurer, en parlant de la pluie et du beau temps.

Or, les façons de nous prendre à partie, typiques du petit vieux, n'ont que peu à voir avec un tel souci. Elles surgissent et se donnent d'emblée comme l'irruption, non réfrénée, d'une envie de parler. L'opportunité qu'offre le passage de telle ou telle personne, à la mine abordable, ne peut alors se confondre avec une contrainte inhérente à la situation mais doit être pensée en tant qu'elle ouvre des possibilités à l'actualisation d'une familiarité. Le mouvement spontané qui porte le petit vieux à parler, et qui porte en retour la bonne volonté à accueillir sa parole (et les conversations ainsi engagées peuvent se poursuivre parfois assez longtemps), signe l'existence de critères positifs d'approche d'autrui, alors même que la régulation par l'indifférence civile des rapports en public postule le défaut, *a priori*, de tout moteur de l'entrée en contact entre inconnus, et subordonne l'abord à l'existence et l'utilisation de « tickets d'entrée » (Relieu M., 1996) qui opèrent tels des prétextes pour, au mieux, venir

10. Dans la sociologie de Goffman, comme le rappelle I. Joseph, « la scène primitive de la sociologie, c'est le contact mixte, le face-à-face embarrassant : avec la victime dans *Cooling the Mark out*, avec le stigmatisé, avec le fou. Chaque fois, l'acteur est un coopérant occasionnel, impliqué dans des structures problématiques et obligé de mobiliser ses ressources pour faire face aux circonstances (...) ». (Joseph I., 1969).

11. L'expression m'est venue d'une conversation avec Joan Stavo-Debauge, que je remercie de ses remarques toujours précieuses.

rattraper ce qui se donne d'abord comme une intrusion et une transgression de fait¹².

Cette autorisation particulière dont bénéficie le petit vieux déborde largement celle du quidam et doit donc être élucidée dans son rapport à elle. Le *quidam* émerge comparativement comme la figure indéterminée, indistincte, qui est encore une masse et un mouvement sans visage, ni identifié, ni typifié, et qui peut rester tel si rien ne donne prise pour s'y arrêter. C'est la figure moyenne telle qu'elle n'apparaît que par contraste avec les figures les plus excentrées qui nous occupent ici : l'homme moyen, de classe moyenne, d'âge moyen, habillé de manière suffisamment moyenne pour qu'on n'en retienne rien, à la vitesse de déambulation moyenne, et au comportement moyen – dont finalement ce caractère moyen s'avère peut-être, en dernière instance, défini par le fait même de se tenir en retrait... C'est ce *quidam*, à supposer qu'il existe vraiment, qui est alors l'étalon relationnel goffmanien : il est au mieux un compère de jeu (interactionnel, théâtral) au pire un concurrent (dans les rapports stratégiques). Peut-être trouve-t-on dans cette diffuse égalité, ou équivalence, porteuse à la fois d'indistinction et de concurrence, le fondement d'une figure possible de l'*alter ego*¹³.

En gratifiant qui veut de ses remarques et de ses opinions, de ses appels à la connivence et au bavardage, le petit vieux lui, touche et fait plaisir. Parfois il lasse, mais dans ce cas même, il est rare qu'on ne se soucie pas de le ménager. Le plaisir peut alors faire place à l'indulgence. Mais la typicité des plus âgés n'est toutefois pas univoque : l'évaluation positive implique de fortes attentes qui peuvent, si elles sont déçues, amorcer rancœurs et désirs de sanction.

À un arrêt de bus, à Saint-Lazare, au moment de la montée, alors qu'une dizaine de personnes se pressent devant la porte en attendant de pouvoir monter, les personnes se glissent les unes à la suite des autres mais une femme âgée bouscule le rythme en jouant des coudes pour avancer plus vite et passer, et bouscule un homme d'une quarantaine d'années qui lui lance alors : « Mais oui mais oui, c'est bon, allez-y, passez, j'allais

vous laisser passer vous savez, c'est pas la peine de bousculer et de passer en force ! ».

Une étudiante coréenne me raconte une mésaventure qui lui est arrivée dans le bus : « J'étais assise et une vieille personne arrive avec sa carte, et elle me l'avance dans le visage avec brusquerie et moi je lui aurais laissé la place mais j'ai même pas eu le temps de proposer qu'elle m'a montré ça mais sans rien me dire sauf après elle a dit "s'il vous" mais d'une façon pas gentille du tout et sans presque me regarder. Et c'était horrible, je savais pas quoi dire mais ça m'a choquée ».

Lorsque les anciens typiquement attachants se donnent dans un rapport concurrent aux autres, les situations peuvent aisément se barder de tensions et tourner à l'aigre. Ainsi des politesses volées, ou revendiquées d'un ton hargneux, qui présumement une hostilité : elles semblent représenter l'exemple ultime et « le comble » de l'inacceptable en provenance des aînés. Il semble ainsi qu'*a contrario*, les attentes en direction du « petit-vieux » s'appuient sur sa position supposée de hors-jeu, qui le disposerait à se montrer d'une bienveillance et d'une patience sans faille, tout extirpé qu'il est de la concurrence bas de gamme des gens pris dans la vie et ses urgences.

Aussi, lorsque, loin de nous regarder depuis ce lieu en hauteur d'où il devrait se tenir, avec une distance amusée et une condescendance bienveillante (ailleurs ou à côté de nous donc, mais pas sur notre route nous entravant le chemin), c'est lui qui nous bouscule, pour passer le premier, dans ces cas-là surgit le scandale, voire l'effroi : « ça fait peur ».

L'appel du bébé à une reconnaissance sans arrière-pensée

Lorsqu'un bébé croise leur route, la plupart des gens ne peuvent s'empêcher de le fixer, de lui sourire, de lui parler, bref d'*oser* l'aborder. Rien de plus naturel : le bébé est spontanément sociable, et celui qui répond à cette qualité d'invitation dont il semble détenteur, ne saurait se voir imputer de mauvaises pensées.

La communauté appelée ne fait nul doute et se donne comme immédiatement partagée. Le bébé apparaît d'emblée dans sa généreuse accessibilité ; il est, bien qu'étranger, immédiatement familier et proche. Il salue indistinctement qui le regarde, aime le plus souvent qui lui sourit : il est foncièrement « bon public »¹⁴. La relation à lui se fait dans une transitivité où se retrouvent justesse et justice, lesquelles sont supposées si difficiles d'accès dans les relations entre individus socialisés.

12. L'approche goffmanienne, qui fait aujourd'hui figure de référence sur ces objets, est porteuse d'une réduction de par la focalisation qu'elle porte sur l'ordre des interactions et son impératif d'équilibre, qui produit un effet d'homogénéisation entre, d'une part les rapports heureux, et d'autre part les rapports sans incident, nivelant ainsi par le bas, dans un degré zéro de l'ordre maintenu, les rencontres heureuses (occultant alors les raisons et les conditions mêmes de leur félicité) et l'absence de rencontre tout court, du fait de ne penser les premières que sous l'aspect négatif de leur « succès », *via* l'absence de gêne, de malaise ou plus généralement de l'absence de dégâts. Cette approche purement négative et binaire de la sociabilité ordinaire nourrit une compréhension des engagements urbains sous le seul aspect du « risque ». Or, certaines pratiques et figures observables invitent à questionner la réduction d'inspiration éthologique qui sous-tend un tel pré-supposé théorique.

13. La femme « moyenne » peut tout à fait être incluse dans cette catégorie, à moins qu'elle ne soit enceinte (auquel cas les égards qu'on lui témoigne sont à rapprocher de la figure du bébé, qui la touche du fait qu'elle en est porteuse, et qu'elle se voit auréolée de cette sorte de grâce qui rend lisible en certaines personnes leur part portée d'humanité).

14. *A contrario*, les exceptions à la règle s'avèrent cuisantes pour ceux qui en font les frais : il faut songer aux vexations cruelles que créent les éventuels cas de rejet d'une personne par un bébé (la personne sourit et l'enfant se met aussitôt à pleurer, la chose est rude). La violence tient à ceci que l'insulte semble imparable en provenance d'un tel être, dont l'effroi blesse une estime esthétique de soi, mais atteint aussi sans doute une dimension éthique où la reconnaissance vient échouer.

Le sourire ou l'intérêt qu'il appelle (on cherche à voir son visage une fois sa présence repérée, et à se faire voir de lui) relèvent d'un élan qui n'est pas modulé par l'anticipation d'une réponse, n'est pas le produit d'une anticipation « en deuxième personne »¹⁵, mais le fruit d'une spontanéité qui pour être impulsive n'en est pas moins raisonnable. Le sourire au bébé vient d'un « je », se donne à qui le fait avant même d'être proprement adressé, déborde qui le porte. On peut lire ensuite et retrouver, derrière l'humble laisser-aller au plaisir de la rencontre et à l'émerveillement de visages, une vieille femme attendrie, un adolescent flatté, une jeune femme touchée, un vieux travailleur fourbu mais déridé, un homme séduit, etc. Mais l'intention n'est pas même en cause lorsqu'une personne s'avance vers un bébé, pour lui sourire. Le premier geste, l'esquisse du sourire, ou de la quête du visage et du regard, ne sont pas lisibles *via* des intentions. Ils signent la perception d'une beauté qui relève déjà d'une authentique reconnaissance.

C'est sans doute cette irréductible sincérité de l'élan qui porte dans un second temps les autorisations, les audaces et les aménagements spécifiques des civilités permis et mis en œuvre autour du bébé. La personne qui regarde le bébé, se tourne vers lui et le considère, apparaît d'abord dans l'attention qu'elle porte, et qui la porte pour un moment en retour, débordant les enjeux de tenue publique d'un personnage ou d'une face. Dès lors, la mère ou l'accompagnant tolère, se montre indulgent face aux gestes supposés intrusifs et aux paroles – qui pourraient sembler déplacées – d'inconnus qui lui parlent. Parce que la parole qu'ils lui adressent, en second lieu, par effet de ricochet, est portée et médiée par le bébé qui porte prioritairement la relation, bien plutôt que l'inverse. Le moteur de l'abord est suffisamment fort pour que les personnes rencontrées « se permettent » de s'adresser spontanément à l'enfant, de le toucher, de le tripoter même, voire de donner quelques conseils à sa mère sur la bonne façon de l'élever.

Dans un supermarché (climatisé), au début de l'été, une jeune mère entre avec son tout jeune enfant dans un porte-bébé (tourné vers les autres et non vers elle). Une femme d'une quarantaine d'années s'approche d'eux, en sens inverse, et leur fait donc face, alors que la mère vient de prendre un panier pour commencer ses courses. La femme voit à distance le bébé et cherche à bien voir son visage à mesure qu'elle s'approche (elle bouge sa tête pour chercher le regard de la petite fille).

Dès que le regard semble accroché, la femme fait à l'enfant de petits coucous de la main et des sourires. Maintenant juste à côté, un geste accompagne et prolonge ces préliminaires, qui tâte le bras potelé puis caresse la joue, accompagné d'un : « bonjouuuuuuuu ! Tu sais que tu es mignon comme tout toi ! Et gracieux avec ça ! Comment tu t'appelles ? » Et aussitôt, à la mère qui s'interrompt et s'arrête, un peu contrainte et forcée, mais ravie, pour faire place à la rencontre : « Il est

mignon il a quel âge ?

– C'est une fille, elle a 4 mois. Elle s'appelle Nina.

– Ahhh, c'est bien, c'est bien. Bonjouuuuuu Ninaaaaaaa.

(Puis en tâtant cette fois la cuisse, partiellement dénudée, du bébé) :

Vous devriez pas rester trop là, il-fait-froid-ici-pour-elle-hein-elle-est-pas-très-couverte...

(La mère, un brin agacée) :

– Oui vous avez raison, mais j'en ai pas pour longtemps rassurez-vous. Mais merci ! Bon hé bien je me dépêche justement. Au revoir !

– Oui, au revoir... Et au revoooooiiiiii toi, ma joliiiiie !

– Allez, Nina, tu dis au revoir à la dame ? (Et il faut attendre que le bébé – bien incapable de dire au revoir mais finissant par gratifier la dame d'un ultime sourire – ait daigné s'intéresser à son salut et y répondre dans sa mesure, pour que l'interaction puisse se clore).

Quiconque a en charge un bébé, et le promène, fait rapidement la découverte de cette sociabilité caractéristique. Les choses commencent souvent par l'interception d'un regard ou d'un geste : une interaction se passe hors de soi que l'on saisit au vol. On voit le bébé sourire et faire coucou de la main en direction de quelque chose ou de quelqu'un, que l'on n'a souvent pas encore identifié jusque-là. En suivant son regard, on découvre alors au bout de celui-ci une personne, tout sourire, qui fait elle aussi bonjour de la main, dans une parfaite symétrie, tout aussi enfantine, au geste du bébé. Un sourire d'une qualité telle qu'il paraît tout à fait niais s'il n'était pas adressé à un si jeune enfant. Mais ainsi formé, il se donne comme un sourire plein, joyeux dans sa façon d'être libre, libéré de toute la retenue qu'une certaine vision de la sociabilité fait peser sur le rapport entre inconnus.

Dans ces interactions, le contact n'est recherché que pour lui-même, sans que sa légitimité puisse être questionnée pour autant. La tolérance habituelle des mères et autres accompagnateurs de bébés ne peut se comprendre que sous l'aspect de la soumission à une légitimité supérieure à celle qui définirait la parole comme intrusive, légitimité qui semble fondée par la nature même de l'élan qui préside à l'intrusion. Ce à quoi il est fait allégeance requiert non seulement l'indulgence, mais peut même faire plaisir. La complaisance suscitée, l'autorisation consentie semblent relever d'un savoir pré-délibératif portant sur la nature du geste : l'élan perçu dans son désintérêt contrecarre l'éventuel désir d'envoyer promener l'inconnue qui « se mêle ».

Ainsi, c'est le bébé qui porte l'interaction et lui fournit un « cadre » inédit. En témoigne l'effet de ricochet dont bénéficient ses accompagnateurs : ce sont eux qui sont portés par le bébé, bien plus qu'ils ne les portent, du point de vue de la sociabilité. On s'intéresse au bébé d'abord, et dans un second temps seulement, on salue et on déploie les civilités ouvertes par la considération première de l'enfant. Les porteurs de bébé se trouvent ainsi comme heureusement « contaminés » par l'aura dont ces derniers semblent imprégner l'atmosphère et par la bienveillante candeur qu'ils y instillent. Ce sont de telles

15. La formule est d'A. Ogien (2005).

scènes qui font sourire sans même que l'on ait encore l'idée de sourire à ceux qui sont à l'origine de ce « spectacle ».

La commune humanité

L'attrait pour les bébés ou la sympathie qu'inspirent les petit vieux ne sont jamais purement esthétiques : un bébé ne fascine pas comme peut sidérer un coucher de soleil, il n'a pas la même façon de toucher celui qui le regarde. Ce qui s'y joue renvoie à quelque chose de commun : l'admiration (de même que les félicitations ou les reproches que cette admiration autorise) participe d'une sensation permise par la réciprocité incluse dans la façon de regarder. Il s'agit d'une capacité à parler de lui à celui qui écoute ou regarde.

Les bébés semblent porteurs, davantage peut-être que les aînés, d'une charge symbolique qui fait d'eux une sorte de « bien public » et porte à son comble leur « amabilité », qui est une authentique attractivité. Chez le bébé quelque chose semble faire écho à un « avant la chute », une antériorité aux différenciations sociales : sa beauté n'a pas à être mise en rapport avec une origine sociale, ni même avec un genre (on se trompe d'ailleurs souvent quant à son identité sexuelle, malgré les efforts des parents exaspérés pour utiliser de manière optimale la sémiotique des couleurs). C'est peut-être cette virginité qui en fait l'objet propice d'une appropriation généralisée : ne portant encore l'empreinte d'aucune appartenance, le bébé est comme une feuille blanche, une matière humaine vierge sur laquelle chacun peut aisément voir sa part de lui et trouver à inscrire son lien.

Le petit-vieux quant à lui, se voit reconnu par un mouvement presque inverse, sans doute plus exigeant : c'est par l'accumulation de traces, de marques propres et de sillons singuliers, de fragilités qui sont des forces perdues, de maladies qui sont des habiletés déclinantes, de dignités qui sont des formes d'innocence non plus originelles mais dernières, prises sur le temps et les épreuves, que peut ressurgir en lui une figure de l'humanité dépouillée, épurée, exemplaire car accomplie, gorgée d'expériences l'ayant édifiée. Le petit vieux idéal est alors, là encore, sans appartenance sociale (ce qui veut peut-être dire qu'il est d'une classe suffisamment « moyenne » pour que sa pauvreté ou sa richesse puissent s'effacer, se faire oublier).

À l'autre bout des potentialités relativement au bébé, on attend de lui que ce soit sa sagesse qui l'extrait des contingences sociales. Ce sont la courbe de son dos, les rides de son visage et de ses mains qui signent une histoire, attestent une biographie où le sillage des années a creusé la distance d'avec les appartenances secondaires, traversées mais dépassées : aux extrêmes, « avec l'âge », il semblerait que l'on attende de l'humain qu'il reprenne ses droits, que l'unité anthropologique puisse reconquérir les bastions formés par les divisions sociales, pour faire mûrir et advenir l'homme générique, accompli, sage, hospitalier. Mais les appartenances sociales restent plus

prégnantes chez les plus âgés que chez les tout-petits, ne serait-ce qu'au travers de « personnalités », dans lesquelles on peut voir les formes de la défiance prendre parfois le pas sur celles de l'hospitalité, les apparences « bourgeoises » donner un confort autre que celui de la seule sagesse aux dernières années fragilisées. L'exigence sociale que dessine la typicité idéale du petit vieux s'avère abrupte, et les occurrences de sa parfaite félicité moins assurées.

La vulnérabilité humaine

Par leur façon de conjuguer beauté et bonté, et par la bienveillance que ces qualités appellent, les figures du bébé et du petit vieux dessinent une vulnérabilité qui déborde l'appréhension des rapports sociaux par le risque. Ces figures, dans ce qu'on lit en elles comme dans ce qui peut être compris des gestes qu'elles appellent, révèlent l'importance, pourtant presque triviale, d'une accessible humanité. L'attraction qu'elles suscitent semble épargnée de ce que Pascal appelait les « pensées de derrière », dans un mouvement réciproque où les destinataires (et/ou leurs accompagnateurs) ne sauraient se résoudre, malgré l'agacement que ces formes de familiarité peuvent occasionner, à questionner la légitimité de tels gestes. Ces figures proposent un paradigme de la sociabilité qui ne se résume pas à la défense des territoires individuels contre tout ce qui pourrait venir les menacer.

Ainsi la présence des âges extrêmes dans la ville permet-elle, mieux que les âges plus médians, de discerner des formes de sociabilité qui débordent la civilité étroite de l'évitement chère à Goffman. Elles mettent en jeu la question du sens du vivre-ensemble tel que les rapports intergénérationnels peuvent la porter et l'accomplir. Elles invitent alors à reconsidérer le sens et la portée des civilités dans l'espace urbain : aux antipodes d'un « ne pas déranger », posé comme condition de possibilité d'un espace public démocratique, ces gestes de la sociabilité ordinaire ouvrent un espace d'élaboration et d'accomplissement des formes premières, élémentaires de l'être-ensemble. Au-delà du « public » et de ses exigences qui menacent toujours de s'arc-bouter sur un simple retrait, les rapports entre âges pointent vers l'aspiration à une communauté. Les « qualités » morales attendues des personnes sont à la fois portées et rendues explicites par l'âge : on y discerne les attentes spécifiques qui s'y rattachent. La caresse à la joue du bébé ou le sourire adressé au petit vieux excèdent la cohabitation sans heurt des différences, dissoutes dans une indifférence civile généralisée. Le type de bonheur dans l'interaction que permettent d'approcher les figures du petit vieux et du bébé nous donne à voir ce qui peut faire le lien commun entre passants dans la ville, le surplus qui nourrit et donne consistance aux liens faibles de la civilité urbaine ordinaire.

Références bibliographiques

Breviglieri M., Trom D., (2003), « Troubles et tensions en milieu urbain : les épreuves citadines et habitantes de la ville », in Cefaï D., Pasquier D. (dir.), *Le sens du public: publics politiques, publics médiatiques*, PUF, Centre universitaire de recherches administratives et politiques de Picardie, pp. 399-418.

Cefaï D., Pasquier D. (dir.), (2003), *Les sens du public. Publics politiques, publics médiatiques*, Curap, PUF.

Cefaï D., (1994), « Type, typicalité, typification. La perspective phénoménologique », in Fradin B., Quéré L., Widmer J. (dir.), (1994), *L'enquête sur les catégories. De Durkheim à Sacks*, Paris, Éditions de l'EHESS (*Raisons Pratiques*, 5).

Cottureau A., (1992), « Esprit public et capacité de juger. La stabilisation d'un espace public en France aux lendemains de la Révolution », in Cottureau A., Ladrière P. (dir.), *Pouvoir et légitimité. Figures de l'espace public*, Paris, Éditions de l'EHESS, (*Raisons Pratiques*, 3), pp. 239-273.

Fradin B., Quéré L., Widmer J. (dir.), (1994), *L'enquête sur les catégories. De Durkheim à Sacks*, Paris, Éditions de l'EHESS (*Raisons Pratiques*, 5).

Goffman E., (1975), *Stigmate, les usages sociaux du handicap*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun ».

Goffman E., (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun ».

Joseph I., (1984), *Le passant considérable*, Paris, Librairie des Méridiens, collection « Sociologie des formes ».

Joseph I., (1969), « Erving Goffman et le problème des convictions », in Joseph I., Castel R., Quéré L. et al., *Le parler frais d'Erving Goffman*, Éditions de Minuit, collection « Arguments ».

Merleau-Ponty M., (1964), *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard.

Ogien A., (2005), « Le remède de Goffman ou comment se débarrasser de la notion de self », Séminaire Cesames, *Le mental, le vivant, le social*, 20 janvier.

Relieu M., (1996), « Voir et se mouvoir en marchant dans la ville », *Le Courrier du CNRS*, n° 82, pp.107-109.

Schütz A., (1932), *Collected Papers, 2, Studies in social theory*, La Haye, Martinus Nijhoff.

Sennett R., (1979), *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Éditions du Seuil.

Stavo-Debauge J., (2003), « L'indifférence du passant qui se meut, l'ancrage du résident qui s'émeut », in Cefaï D., Pasquier D. (dir.), *Les sens du public. Publics politiques, publics médiatiques*, Curap, PUF.

Biographie

CAROLE GAYET-VIAUD est ATER en sociologie à l'Université du Havre (IUT), et doctorante au Centre d'Études des Mouvements Sociaux (CEMS) de l'EHESS, où elle réalise une thèse intitulée *Politesse et civilités dans les interactions urbaines : la dimension éthique des gestes de la sociabilité ordinaire*. Elle a présenté une contribution intitulée « Les conflits de politesse dans l'espace urbain : quand la politesse tourne à la violence », au colloque international en sciences du langage, *De l'impolitesse à la violence verbale*, Avignon, 11-13 mai 2005, CRILIC.

carole_gayet@yahoo.fr